Les salles de garde des hôpitaux de Paris

LA SALPÊTRIÈRE

Il y a dans Paris, à deux pas de la gare d'Orléans et en retrait du boulevard de l'Hôpital, une petite ville de 6.000 habitants pourvue de son gouvernement et de son organisme social particulier qui est plus inconnue des passants que la dernière des sous-préfectures du Cantal. 6,000 habitants ! combien de cités en France ne comptent pas ce nombre d'âmes ! je connais deux préfectures au moins dans ce cas.

La Salpêtrière, avec ses 5,000 malades ou hospitalisées, avec son personnel administratif et médical de plus de 1,000 personnes, ses immenses bâtiments construits dans le style froid et grandiose du XVIIe siècle, ses cours où évolueraient des régiments de cavalerie, sa ceinture de parcs et de jardins, mériterait d'être visitée comme une des principales curiosités de la capitale. Pourtant aucun touriste n'en franchit le seuil, et les Parisiens eux-mêmes l'ignorent. L'oisiveté du promeneur la dédaigne ; c'est peut-être cela qui lui ajoute un charme de plus.

Par contre, les internes des hôpitaux de Paris ambitionnent tous un stage à la Salpêtrière, et ceux qui ont eu la bonne fortune d'y pouvoir passer un an ou deux se souviennent toute leur vie avec plaisir de leur séjour en cette oasis. Pourquoi cette prédilection? Est-ce parce que les rapports avec le directeur, l'honorable M. Le Bas, doyen des directeurs d'hôpitaux, sont toujours faciles et cordiaux, depuis vingt ans qu'il voit se succéder à la Salpêtrière des générations d'internes? Peut-être, mais le cas n'est point isolé, et nombreux sont les établissements où le représentant de l'Assistance publique entretient avec l'internat des relations sympathiques.

Est-ce encore parce qu'en cet endroit les maîtres sont des célébrités européennes et s'appellent les Charcot, les Falret, les Joffroy, les Terrillon, les Voisin, etc.? Ceci n'attirerait que les jeunes gens ambitieux de se spécialiser plus tard dans la cure des maladies du système nerveux ou des maladies mentales.

Non! ce qui incline les internes à souhaiter leur affectation à la Salpêtrière, c'est, je crois, la perspective, au lendemain des dures épreuves des concours, de pouvoir faire une cure de plein air, et, sans nuire à leurs occupations professionnelles, de résoudre ce problème qui semble chimérique à Paris : prendre des bains d'oxygène à peu près pur.

Le plein air ! on s'en grise à l'hospice. Dès que le printemps a fait poindre aux arbres ses premiers bourgeons verts, la salle de garde est désertée pour le jardin et sous une tente constamment dressée ont lieu les repas quotidiens. Autour de la table un petit nombre seulement d'internes, car la Salpêtrière, étant hospice en même temps qu'hôpital, n'a pas une grande quantité de services. Mais parmi ces internes de l'époque actuelle, plusieurs ont à porter le lourd héritage de noms glorieux : la promotion comprend en effet MM. Jean Charcot, Brouardel, Londe, Phulpin, Lenoble, Brindeau, Longuet, Fouquez et Raymond Petit. Ces messieurs ne me pardonneraient pas d'oublier deux de leurs convives journaliers. Il s'agit de Coco et de Kiki.

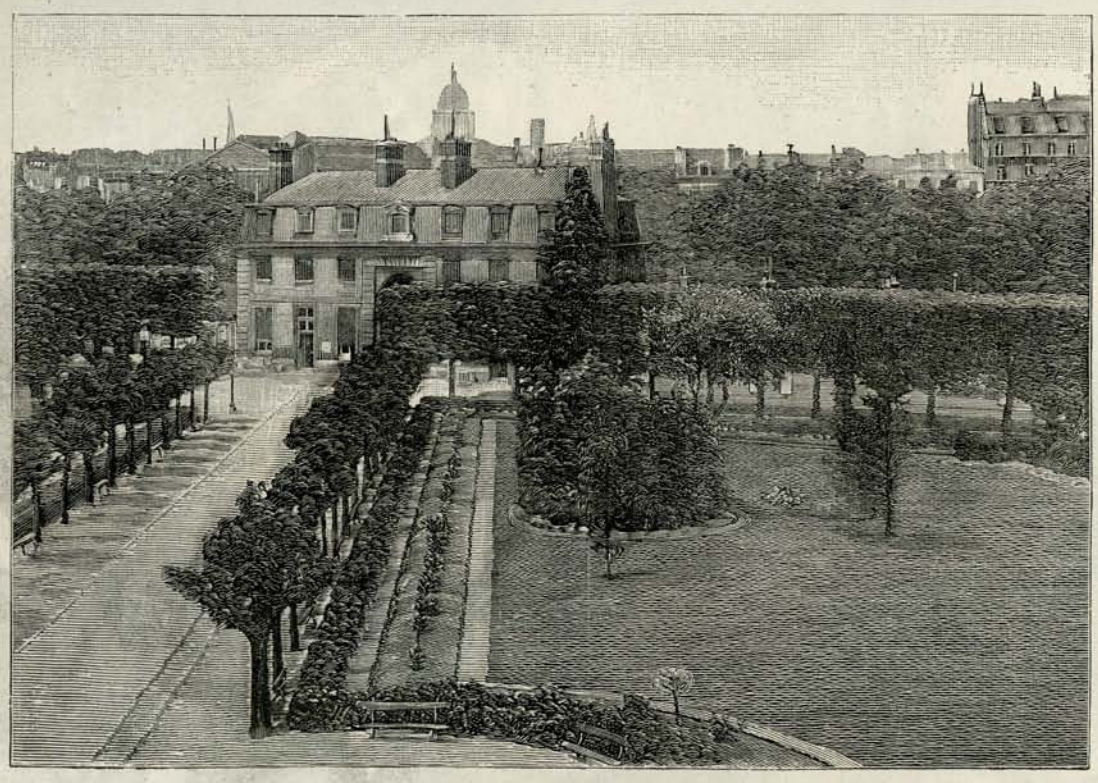
Kiki est un délicieux petit singe qui fait le désespoir de la cantinière, parce qu'il a l'habitude de desservir la table en jetant les assiettes sales sur le sable où parfois elles se cassent. La brave femme se demande qui a bien pu lui donner ce détestable exemple, mais, comme elle a bon cœur, elle pardonne au ouistiti en faveur de ses talents de société. En effet quand on dit à Kiki : « Attention, Kiki, tu es de garde ! » il met sur sa tête une petite calotte noire et s'installe gravement sur une chaise, après avoir toutefois réclamé un verre de kummel. Aussi les internes ont-ils l'habitude de dire : « Kiki, c'est un collègue. »

Les jours où il n'est pas de garde, Kiki, sachant

LA SALLE DE GARDE EN PLEIN AIR.

KIKI ET SALOMON.

http://www.leplaisirdesdieux.fr



VUE PRISE D'UNE CHAMBRE D'INTERNE.

qu'on peut s'amuser, s'empare d'une serviette, s'en enveloppe de la tête aux pieds et se promène sur la pelouse : il fait le fantôme.

Coco, qu'on appelle Salomon quand il y a des dames à la salle de garde, est un bouledogue qui pourrait difficilement obtenir une médaille d'or à l'exposition canine.

Une nuit, deux internes se promenant le long du mur d'enceinte peu élevé qui entoure les jardins, entendirent des gémissements plaintifs derrière un buisson. Ils s'approchèrent et virent un pauvre diable de chien, vieux, pelé, galeux que des maîtres inhumains avaient jeté par-dessus le mur, ne voulant point se donner la peine de le porter jusqu'à la Seine pour l'y noyer. Les deux noctambules recueillirent ce pensionnaire entré par escalade, soignèrent ses dermatoses et bientôt Cucu ayant repris force et vigueur se révéla chien acrobate. Comme un chat il se promène, sur les toits de la Salpêtrière, mais surtout il « éteint les incendies ». Jetez par terre une allumette ou un morceau de papier enflammé, aussitôt Cucu, pardon! Salomon se met à aboyer avec fureur, se précipite sur la flamme et l'éteint. On pourrait croire que c'est par le procédé de Gargantua noyant ses ennemis du haut des tours de Notre-Dame... Non! c'est tout simplement en soufflant dessus, comme vous et moi.

Il est clair qu'avec des convives aux aptitudes si variées la table de la salle de garde n'engendre point la mélancolie, et que les repas s'y terminent plus souvent par de joyeuses chansons que par des discours électoraux. Une de ces chansons restée populaire fut composée sur l'air du *Bal de l'hôtel de ville* par les internes de 1891 se rendant au bal des incohérents costumés en malades. Au dessert chacun fit son couplet et le tout fut bâclé en vingt minutes. Cela commençait ainsi :

Mesdames et messieurs, bonsoir!
C'est la Salpêtrière
Qui vient ici vous dire au revoir
Avant d'quitter la terre.
Nous sommes nerveux,
Idiots et gâteux.
L'Académie entière
N'a pas plus d'déments,
Plus d'incohérents
Que la Salpêtrière (*bis*).

Chaque service avait sa stance, en voici une comme spécimen :

Les vieilles vont à pas tremblants
Par les cours de l'hospice,
Causant tout bas d'un heureux temps
Aux amours plus propice.
L'un' marche en fauchant,
L'autre en tâtonnant.
Dans la moelle épinière
Comme l'axe gris
Les cordons sont pris
A la Salpêtrière (*bis*).

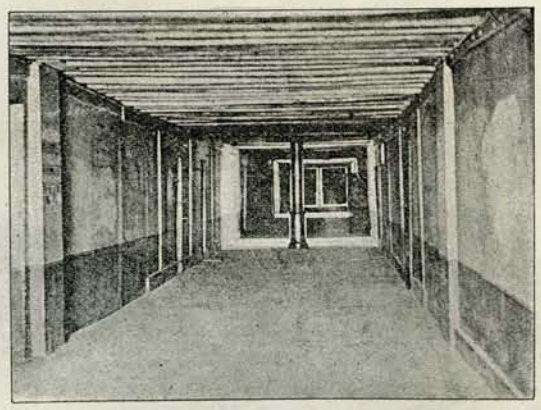
Parmi les attraits de l'internat au boulevard de l'Hôpital, il faut se garder d'oublier la possession des chambres plus spacieuses que partout ailleurs et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse. Au premier plan, un océan de verdure, au delà, le panorama de Paris à l'infini.

Ces chambres sont situées à l'étage supérieur du plus vieux corps de bâtiments et s'ouvrent sur un immense corridor long de 150 mètres et large à pouvoir y donner des courses en char. On dirait l'entrepont de quelque navire phénoménal.

Au-dessus et au dessous des chambres d'internes sont celles des vieilles pensionnaires. Celles-ci croisent à chaque instant dans les escaliers leurs jeunes médecins et hochent la tête en les voyant grimper si vite, rêvant sans doute d'une époque dont parle la chanson où leur voisinage et leur contact, porte à porte, n'eût pas paru si inoffensif à l'administration. Accoudées à leurs croisées, du côté opposé à celui que représente notre gravure, elles ont à leurs pieds ce bâtiment de la Force qui eût une réputation si terrifiante aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. C'était là qu'on enfermait les jeunes filles insoumises, les condamnéss politiques ou religieuses — on y mit bon nombre de jeunes protestantes à la suite de la révocation de l'édit de Nantes — et aussi les femmes coupables de délits de mœurs.

Songent-elles, nos bonnes vieilles si dorlotées et si choyées, à la manière dont on traitait leurs ancêtres, non pas les folles, enchaînées jusqu'à Pinel, mais les saines d'esprit?

« Les femmes condamnées, dit un auteur du temps résumé par le docteur Boucher, sont amenées en



LE COULOIR DES CHAMBRES D'INTERNES.

charrette à l'hôpital, escortées par les archers, les unes assises sur la paille, pleurant et se lamentant, d'autres debout, surmontant la honte d'un tel cortège.

« Les règlements de Louis XIV sont sévères à leur égard : elles seront habillées de tiretaine avec des sabots, elles auront du pain, du potage et de l'eau pour nourriture, une paillasse, des draps et une couverture pour se coucher.

« Les lits sont censés servir chacun à six personnes, mais comme ils ne peuvent en admettre que quatre, deux à la tête et deux aux pieds, il y en a toujours deux qui couchent sur le carreau nu, jusqu'au moment où l'une des quatre a fini son temps de détention, ou est envoyée à Bicêtre pour se faire traiter; alors l'avant-dernière venue prend place dans le lit, et une autre destinée à ce même lit arrive et se couche sur la terre; point de matelas, point de paille, point d'oreiller, mais la terre nue; en hiver seulement on a coutume de leur fournir une couverture dans laquelle elles s'enveloppent. La hauteur de ces salles étant de cinq pieds, les fenêtres ouvertes d'un seul côté n'ayant que deux pieds en tous sens, la ventilation se fait difficilement : enfin les murs sont tellement rapprochés que les deux personnes couchées sur le carreau obstruent complètement le passage. Au dire de la sœur Pélagie, officière générale de la Force, ces salles en tout temps très humides ne sont pas froides en hiver; mais il y règne, surtout le matin, une odeur infecte, capable de faire reculer.

« Elles travaillent, le plus longtemps possible, aux ouvrages les plus pénibles, et quand leurs forces les trahissent, ou que l'indignation leur laisse échapper quelque mouvement, quelque parole de colère, une menace, un jurement, on leur rase les cheveux, on les fouette; on leur passe au cou un collier de fer qui les fixe à un poteau où pendant une journée, droites, immobiles, qu'elles grelottent ou qu'elles étouffent, l'hiver ou l'été, par la pluie aussi bien que par un beau soleil, elles endurent la peine du carcan. Pour varier, on les met dans les malaises (1) suivant les caprices des directeurs. »

Passe pour la Force, dira-t-on, qui était prison, mais l'hôpital fondé par Vincent de Paul, mais le dépôt des mendiants, mais le refuge des vieillards et des infirmes? Hélas! si les règlements y étaient moins sévères, l'hygiène et le confortable n'y étaient guère meilleurs. Là aussi on voyait des lits, pour quatre, et des malades attendre qu'une camarade fût morte pour prendre l'une des quatre places.

En ce temps-là il n'y avait pas d'internes à la Salpêtrière, mais des « gaignants maîtrises », autrement dits des apprentis chirurgiens, assistant un seul maître, deux au plus, chargés de pourvoir aux besoins de toute la population de l'hospice déjà presque aussi nombreuse que de nos jours. Ces gaignants maîtrises furent, à y regarder de près, les vrais ancêtres des internes; c'est à la Salpêtrière que l'institution fut créée, et comme là fut le berceau de l'institution, il n'était que juste de commencer par la Salpêtrière la série d'études que nous nous proposons de publier sur les salles de garde des hôpitaux de Paris.

GUY TOMEL.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *La Walkyrie*, drame-lyrique en trois actes de Richard Wagner, traduction française de Victor Wilder.

Lorsqu'il y a six ans, nous avions fait le voyage de Bruxelles pour y entendre *La Walkyrie*, brillamment montée par MM. Joseph Dupont et Lapissida, alors directeurs du théâtre royal de la Monnaie, nous terminions le compte rendu de cette belle soirée en prédisant le jour où l'œuvre de Richard Wagner s'imposerait enfin à l'admiration du public parisien; mais pas plus alors qu'il y a deux ans, en savourant une fois de plus les transcendantes splendeurs de cette partition grandiose, en dépit de la très médiocre façon dont elle était interprétée au théâtre royal de Munich, nous ne pensions que *La Walkyrie* serait si tôt choisie pour succéder à *Lohengrin*.

Ce n'est pas, dans l'espace restreint dont nous disposons, que nous avons la prétention de donner une analyse suffisante de cette œuvre gigantesque qui exigerait plus de pages que cet article ne contient de mots; mais nos lecteurs comprendront l'impossibilité où nous sommes de nous étendre, et ils ne nous tiendront pas rigueur de notre concision forcée.

Nous dirons, pour mémoire, que l'ensemble de la tétralogie, sous le titre général de *L'Anneau du Nibelung*, se compose de quatre partitions : *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des dieux*.

Dans ses précédentes compositions, le maître s'é-

(1) Les malaises étaient des salles de torture sur la nature desquelles les renseignements manquent.

http://www.leplaisirdesdieux.fr